

Le don divin

SELEMNOR pâlit, tibuba un instant comme un homme frappé d'un coup mortel, puis s'adossa au mur et ferma les yeux. Alors il resta muet, immobile...

Autour de lui la rumeur du caravansérail continuait, ardente, faite de mille bruits. Sous le porche, les allants et venants passaient en toute hâte, préoccupés par leurs affaires et ne jetant pas un coup d'œil au jeune homme si blême et si triste qui était là. Dans la cour fangeuse, le pêle-mêle des bêtes de somme dégageait un relent de fumier, de fauves effluves, de sueur âcre. Des chameaux rumaient, paisibles ; un âne épuisé par de trop dures étapes agonisait dans une cour, le ventre en l'air, déjà raide, avec de brusques détentes des pattes. Une femme passa, mince sous son voile bleu, et jeta un regard peureux vers Selemnôr : est-ce qu'il allait mourir, celui-là aussi ?... Elle s'approcha, curieuse ; mais, juste à ce moment, l'homme ouvrit les yeux et elle recula, saisie d'un véritable effroi devant ces prunelles hagardes qui ne semblaient pas la voir.

— Que Iavêh t'assiste, jeune étranger ! murmura-t-elle, tremblante ; quel mal te fait souffrir ?... Veux-tu rentrer dans le fondouk, t'asseoir à l'ombre et boire une coupe d'eau miellée ?

Il ne répondit pas et ne la regarda point. Les prunelles dilatées semblaient toujours considérer dans le vide des choses invisibles pour d'autres yeux.

— Iavêh !... Iavêh... marmotta tout bas la jeune créature d'un ton de supplication.

Elle s'approcha un peu plus. Son voile, qui sentait le musc et la rose, son voile bleu s'écarta légèrement, et le visage apparut, mince et brun, un peu crispé d'inquiétude.

— Veux-tu que j'appelle mon père, qui est le maître de ce fondouk ? reprit-elle. Parle !... voyons : dis-moi si tu souffres ou si tu es poursuivi par des visions comme les prêtres assyriens ?...

Selemnôr se secoua, s'ébroua ainsi qu'un jeune chien, et balbutia d'une voix rauque :

— Des visions ?... Oui, peut-être !...

Il fit deux pas en chancelant et sembla vouloir s'éloigner vers l'ogive ensoleillée de l'entrée.

Là-bas, au bout de ce porche noir comme un souterrain et long comme un corridor, la rue luisait éblouissante et blanche. Mais brusquement il s'arrêta, se retourna vers la femme qui le regardait s'éloigner, et l'interpella sans aménité.

— Dis-moi, jeune fille !... Les deux hommes qui sont passés là tout à l'heure et qui causaient entre eux sont-ils étrangers ?... Dis-moi qu'ils sont étrangers ! Dis-le-moi, parce qu'ainsi je croirai qu'ils ne savent point ce qui se passe dans la ville et qu'ils ont menti tantôt...

Il se mit à marcher à grands pas de long en large dans le sombre couloir, et il faisait des gestes insensés.

— Des étrangers !... Des étrangers !... Ils arrivent de Tyr, peut-être ?... ou des confins de l'Égypte ?... Comment peuvent-ils dire de façon certaine : telle chose et telle autre chose encore se sont passées hier à Hiéroussalaïm ?...

Il s'arrêta devant la jeune fille, joignit les mains et la regarda en hochant la tête.

— Il ne faut jamais parler de façon légère, femme ! Il ne faut jamais parler de ce qu'on ne sait pas, car l'on risque de faire bien du mal ainsi... bien du mal !

Il soupira profondément. Elle, cependant, le considérait, apitoyée. Le parfum musqué de son voile venait par bouffées frôler les lèvres de Selemnôr. On aurait dit qu'il y avait des fleurs tout près, dans quelque mystérieux jardin.

— Je comprends, murmura lentement la fraîche bouche innocente ; tu étais là ce matin dès l'aube, tu es arrivé avec cette caravane qui apportait de Naïm du blé et des toisons...

— Je ne suis pas un marchand ! protesta-t-il.

— Ai-je dit que tu en fusses un ? fit-elle en souriant. Tu es arrivé avec eux, mais j'ai bien vu que tu étais un voyageur. Et mon père l'a vu aussi, car il m'a dit : Fais préparer une chambre propre et dis à l'esclave de tuer une poule, ô Iouditta ; les gens de cette sorte ne dorment point dans la salle commune et sont habitués à d'autres mets que le brouet d'orge.

Elle se tut un instant, leva sur lui un regard craintif, et vit qu'il n'avait plus cet air égaré de naguère. Il ne restait que de la tristesse, sur le beau visage viril encadré de courts cheveux qui bouclaient autour des tempes.

— Donc, reprit Iouditta, tu es arrivé ce matin. Tu as bu et mangé, tu as lavé tes pieds